

**« Il y a
une histoire
dans cette rue »**

**20 lieux
20 histoires**

**Atelier d'écriture
animé par Antonin Crenn
dans le cadre de la résidence
« Tisser la mémoire,
une histoire sans fin »**



Il y a une histoire dans cette rue

Atelier d'écriture animé par Antonin Crenn

dans le cadre de la résidence « Tisser la mémoire, une histoire sans fin ».

Résidence organisée par l'association Confluences et la Ville de Montauban

(Direction du Développement Culturel et du Patrimoine : Pôle Mémoire

et Médiathèque Mémo), conjointement avec la DRAC Occitanie,

et avec le soutien du contrat de ville de Montauban

C'était un jeu. J'en avais imaginé les règles : écrire une histoire qui se passe dans la rue de votre choix, à Montauban. Mais il y avait une autre contrainte, et ce n'est pas moi qui l'avais décidée : on ne pouvait pas parcourir cette rue librement, parce qu'il fallait rester *confinés*. Alors, je vous ai proposé d'écrire à partir de vos propres souvenirs, d'une part, et des images de cette rue montalbanaise figées par Google Street View, d'autre part. Quelle déception ! devoir visiter ce lieu à travers son écran... Quelle expérience fascinante, aussi. Un décalage entre les souvenirs, si intimes, et cette étrange réalité froide... De ce décalage pouvait naître une fiction. Ou pas. Un sentiment, une émotion. D'autres souvenirs. Une incompréhension. Quelque chose, du moins, sur laquelle vous avez pu écrire.

Merci pour votre participation ! J'avais dit : « Chaque texte sera comme une pièce du puzzle. » Voici le puzzle complété : vingt textes, situés dans vingt lieux de Montauban. Une cartographie subjective écrite par vingt Montalbanais et Montalbanaises... À vous de parcourir ces histoires.

Sommaire

Cédric Doumerc, <i>Le temps d'un soupir</i>	3
Aurore Valmary, <i>Capsule</i>	7
Timothée Decomps, <i>Notes sur la rue de l'Hôtel-de-Ville</i>	10
Adriana De Bortoli, <i>Intrusions</i>	14
Bernard Marlier, <i>Le monde souterrain</i> <i>de la rue de la Mandoune</i>	18
Alix A.-Acquier, <i>Où est passée Leïka ?</i>	24
Chanchan, <i>Les jardins ouvriers de la rue Issanchou</i>	28
Didier Décomps, <i>À petit pas, apriori, le trésor</i> <i>de la ville de Montauban</i>	31
Émilie Villachon, <i>Rue de la carte bancaire vide</i>	33
Jeannette Brissieux, <i>Ma rue</i>	36
L., <i>Les bulles tchèques</i>	40
Joëlle Faure, <i>La boutique des frères Bonis</i>	42
Jonathan Wayne, <i>La rue de mon père</i>	47
Laurent Brissieux, <i>Rue de la Mandoune,</i> <i>entre le pont des Consuls et le Pont-Vieux</i>	51
Mabie, <i>Inoubliable mystère de la rue Léon-Cladel</i>	55
Nathalie Belardi, <i>Derrière les portes</i>	59
Sophie Greco, <i>Les drapiers</i>	63
Jacques Eglem, <i>Au rond-point faites demi-tour</i>	67
Micheline Boursiac-Petit, <i>De La Fontaine à la Comédie</i>	70
Anna Bringuay, <i>Rencontres confinées</i>	75



Le temps d'un soupir

Cédric Doumerc

Combien de fois ai-je reparcouru ces chemins de mon passé pour supporter mieux le présent ? Pas les plus beaux ni les plus dignes, non, ceux qui ont importé pour moi. Ainsi, nos jours étant ce qu'ils sont, je ne peux retenir mon esprit, l'empêcher de partir en quête de la langueur de mes hiers et l'enchaîner à ce corps confiné.

Et par quelle rue entamer mes pérégrinations sinon celle qui m'a vu découvrir le monde ? De ce garage dont le portail grinçait tant, avenue de Toulouse à l'église de Villebourbon... C'est là que mon cœur a commencé de battre.

Si demain je pouvais, je partirais tôt, aussi tôt que lorsque je partais pour le collège, un pantalon trop grand à la ceinture, qui s'accordéonait sous mes baskets, qui se déchirait sous leur talon. Le bruit de mes pas pour compagnon.

Le Tarn est rivière d'or lorsque le soleil étend ses rayons. S'échouant sur les façades qui bordent le cours d'eau, la lumière survole l'avenue et caresse les rares trains qui défient l'heure matinale.

Je croiserais la boulangerie aux couleurs criardes qui a fini par évincer le bâtiment blanc à l'abandon qu'était devenu la station-service de mon grand-père, celle-là même dont je me souviens sans l'avoir jamais vue.

Avant de la traverser sans la voir, l'écho de la dernière écluse du canal me parviendrait de dessous la route, et le vacarme de l'eau qui résonne sur les murs de briques. Là-dessous, on ne s'entend pas parler, mais là où les cœurs se dévêtent il n'est nul besoin de paroles.

Mes souvenirs seraient plus rapides que mes pas, je serais déjà sur la jetée du club d'aviron, sous les lettres bâtons du Club Nautique où l'on a fabriqué des u avec ces v qui me gênaient tant alors que j'apprenais à lire.

Les terrains de tennis ont disparu depuis longtemps déjà, recouverts par le goudron d'un parking vide, emprisonnant avec eux les souvenirs de ces après-midi où les rires l'emportaient sur le challenge.

J'allumerais une cigarette à l'endroit où des années plus tôt j'attendais l'élue de mon cœur adolescent. Curieuse analogie. Les premières cigarettes ont cela de commun avec les premières amours que jamais plus elles n'auront la même saveur.

Une autre station-service muée en boulangerie au delta des quais Poult et de l'avenue Marceau-Hamecher. Les stations-service se transforment-elles toujours en boulangerie lorsqu'elles disparaissent ?

Je me glisserais derrière, dans ce passage qui n'a rien de secret sinon sa capacité à les garder. Un restaurant, un salon de massage, disparus, remplacés, sans que je les aie vus naître. Je dépasserais sur ma gauche le deuxième souterrain qui jalonne la route de mes souvenirs. Je réaliserais peut-être que ces tunnels obscurs ne sont pas pour rien dans mon goût pour le mystère.

La rue du Moulin me donnerait à voir les restes calcinés de l'édifice auquel elle doit son nom, où nous pénétrions, par l'arrière, en secret, en équilibre sur les arbres, les poutres métalliques, jusqu'à courir à travers les étages à l'abandon. Ivres de ce sentiment impertinent de l'enfance que rien n'est interdit que ce que l'on s'interdit.

Étrange... Les deux boulangeries de l'avenue ont définitivement tiré leurs rideaux sans qu'aucune ne devienne une station-service. Peut-être le charme n'est-il pas réciproque.

Autrefois, alors que le soleil n'avait pas encore investi la rue, seulement l'une d'elles était ouverte, et l'odeur des chocolates des Robert parfumait tout le quartier. Elle était là leur boulangerie à la devanture de bois, tout près du bureau de tabac avant que celui-ci ne traverse la route pour plus de travail, en face de la gendarmerie.

Peu de choses ont changé au fond, si ce n'est le gris des murs, assombris davantage sous l'effet des pots d'échappement, comme pour épouser la patine qui les a recouverts dans ma mémoire.

Au feu de signalisation, je me désolerais une fois encore de la tristesse de l'ancienne officine vide sous ses vitres sales. Le goût de médicament des bonbons offerts quand on savait attendre en silence me reviendrait ; je n'ai rien goûté de pareil depuis.

Enfin, j'arriverais à l'ombre de l'édifice gothique immobile et inchangé. L'église qui hantait mes rêveries lorsque mon regard se perdait à travers les fenêtres du collège, à quelques pas.

En me retournant, je plongerais une dernière fois les yeux sur la route parcourue, dans le mirage, à cet interstice indéfini, flou, perdu quelque part entre l'image de mes souvenirs et ce présent déjà passé qui les aurait ravivés.

C'est peut-être là et seulement là que nous existons, à la périphérie de l'instant, de ce que nous en percevons et des fantômes qui nous habitent.

Et dans les rues, en filigrane, notre mémoire qui superpose nos présents.



Capsule

Aurore Valmary

Nous serions dans la rue Calvet, à l'aube du mois de septembre. Les aiguilles de ma montre se situeraient approximativement entre 8 heures et 9 heures du matin si l'on en croit la position du soleil. Je longerais cette rue pour la première fois, envahie par la peur. L'été indien laisserait flotter une certaine douceur, les arbres qui jalonnaient les propriétés de cette rue seraient encore fleuris et le lierre habillerait toujours les maisons du quartier. Cette ambiance bucolique laisserait place à la curiosité des étudiants regardant tour à tour, entre les jours des portails, comme des enfants un peu trop curieux. Pas à pas, cette imposante bâtisse se dévoilerait sur ma gauche, marquée par le temps. J'arriverais au bout d'une impasse et, sur ma droite, un drôle de mur terni m'interpellerait, dont la hauteur était bien inférieure aux autres immeubles de la rue. Multiples

tonalités viendraient le recouvrir. Ces nobles couleurs formeraient un ensemble bien singulier pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux venus en ce jour de rentrée et pourtant, il s'agirait bien de graffitis. Sur ce mur, je verrais une longue enfilade de chewing-gums collés les uns devant les autres. L'incompréhension serait mon sentiment premier : je me dirais, assurément, qu'il s'agit d'un message de contestation. Après tout, on m'avait prévenue que ce lycée avait toujours eu une certaine réputation en la matière.

Ce mur, qui s'étendait sur une trentaine de mètres, emplissait à lui seul les deux tiers de l'impasse, du moins c'était ce qu'il me semblait. Cette façade devant laquelle j'étais passée tous les jours pendant trois ans avec la même interrogation, à quoi pouvait-elle bien servir et pourquoi personne ne l'avait jamais débarrassée de ces chiques ? Les unes devant les autres, elles dominaient la rue Calvet, comme l'une de ces œuvres d'art moderne dont seul son auteur saisit la portée. Je me retrouvais devant elle matin après matin pour attendre celle qui est aujourd'hui ma plus vieille amie, puis nous résigner à rentrer dans l'enceinte du lycée. Des Converse à cheval sur un fil électrique traversaient en large la rue. Cette célèbre paire de baskets bleue pendue grâce à ses lacets blancs est restée au moins plusieurs années en l'état. Personne ne les avait enlevés jusqu'à aujourd'hui, retirant quelque peu le charme de cette impasse.

Les heures, les jours et les années défileraient... « avec lenteur », aurais-je soutenu, mais aujourd'hui je les vois comme

une parenthèse dans laquelle j'aimerais revenir l'espace d'un instant. Je m'ennuierais à nouveau dans cette rue lorsque nous aurions du temps à tuer, à discuter là, au bord de ce trottoir, tout comme ces lycéens. Nous y croiserions des camarades d'autres classes et nous en profiterions pour rire aux éclats et certainement nous plaindre du dernier sujet de littérature. Nous débattrions alors autour de cette célèbre citation de Socrate « Je sais que je ne sais rien » et nous parierions sur notre avenir. Ce serait dans cette rue, aux allures presque glauques, que je prendrais le temps de penser et d'être libre. Le souvenir de ces longues journées interminables, parsemées de moments dans la rue Calvet, est aujourd'hui ma capsule de nostalgie. Ces trois années auraient filé à toute vitesse. Nous arriverions alors au mois de juillet, l'heure du départ. Une de ces belles journées ensoleillées que nous offre la saison estivale. J'aurais foulé cette rue Calvet une dernière fois, croisé de nouveau les arbres en pleine floraison. J'y aurais rencontré mes camarades pleurant à chaudes larmes, sans trop savoir si elles étaient de joie ou de peine. Ce jour-là, en regardant une fois de plus en sa direction, j'aurais finalement compris le message que cachait derrière ce mur... la trace de notre passage.



Notes sur la rue de l'Hôtel-de-Ville

Timothée Decomps

Un écrivain venu de Paris vient réaliser un livre sur les monuments historiques et culturels de la rue de l'Hôtel-de-Ville de Montauban.

Il voulut commencer par le célèbre musée Ingres, il entra et acheta son ticket. Il choisit de commencer par le deuxième étage pour finir par le dernier des sous-sols, alors il monta par les escaliers.

L'écrivain vit de très beaux tableaux d'Ingres. À travers une vitre, il aperçut un grand tableau s'appelant *Le songe d'Ossian*, à l'étage inférieur. Puis, ayant pris des notes sur le deuxième étage, notre héros descendit pour le premier.

Là, il vit d'autres tableaux d'Ingres ainsi que quelques sculptures d'Antoine Bourdelle. Il prit quelques notes sur l'atelier de David puis il alla voir la suite avec le violon, les pincesaux, les

premiers tableaux d'Ingres. Après avoir encore pris des notes sur cet étage, il descendit pour le rez-de-chaussée.

Là, l'écrivain vit encore plein de tableaux, de sculptures, mais surtout *Madame Gonse* (et la cafeteria). Ayant fini tout le rez-de-chaussée, il descendit pour voir d'innombrables sculptures de Bourdelle dont *Héraclès*. Il prit des notes. Puis, au deuxième sous-sol, où il vit la salle du prince noir présentant toutes sortes d'armes ainsi que des canons.

Ayant visité les cinq étages du musée Ingres-Bourdelle (M.I.B.), il fit le bilan de sa visite dans son carnet.

Il sortit du bâtiment et se retrouva donc dans la rue. Il se balada. C'était la rue de l'Hôtel-de-Ville. Il passa devant le magasin de pièces d'or pour remonter vers la cathédrale. La façade ressemblait beaucoup à la cathédrale Notre-Dame de Paris avec quatre statues au-dessus des trois portes avant de la cathédrale.

Après avoir pris des notes sur la façade, l'écrivain entra.

Dans la cathédrale il vit de très beaux tableaux (encore) mais surtout un très grand et bel orgue. Il y avait aussi un pigeonier et des corridors un peu partout pour passer d'un endroit à l'autre, il en profita pour regarder l'orgue, il prit quelques notes et sortit de l'édifice. Il entra dans une agence immobilière pour choisir sa nouvelle maison.

Puis il se dirigea vers le muséum Victor-Brun.

Là, il monte au dernier étage. Tout en haut du bâtiment il voit des squelettes d'animaux. Le muséum est plus petit que le musée Ingres mais tout aussi bien.

Au début il entre dans une grande salle, la première chose qu'il voit c'est un éléphant de cirque, mais avant l'éléphant il y a des fauves (des félins). Un lion le regarde à l'entrée. Il tourne sur la droite et il y a encore des félins, mais aussi des rapaces. Il continue son trajet et voit des pigeons puis des oiseaux marins. Il avance tout droit : des reptiles l'attendent. Un peu plus loin, plein de mammifères (de rongeurs surtout) sont là pour l'accueillir, mais aussi des poissons. Il marche encore un peu vers Lina et Fino, des renards à caresser, qui l'accueillent pour aller dans la deuxième salle où sont exposées des oiseaux dont une autruche et des perroquets. On a reconstitué le milieu naturel de certains mollusques et mammifères.

Maintenant l'écrivain marche jusqu'à la salle où Loulou le Blaireau, un animal qu'on peut caresser, l'attend. Dans cette salle, on voit plein d'oiseaux de tout genre : un paon, une chouette et encore plein d'autres animaux.

Dans la quatrième salle il trouve des poissons, des singes, des fragments de météorites et des cristaux. Après avoir pris quelques notes il commence à se diriger vers la prochaine salle.

Là, il y trouve beaucoup de beaux coquillages, de singes de toutes sortes, même un squelette humain. Une maquette a aussi été créée pour expliquer comment on trouve les animaux à empailer.

Il fit le bilan de l'ensemble et sortit. Notre héros se rendit dans la rue puis dans une cafeteria où il rassembla toutes ses notes pour en faire un livre.

Quelques mois plus tard, le livre est vendu en cinq mille milliards d'exemplaires. Bref, il fit un très grand succès.



Intrusions

Adriana De Bortoli

Il fait chaud en ce mois de juin 2019. Sur la place, un excavateur se détache d'un énorme trou béant comme une fleur de métal aux teintes orangées mais froides. Ce gouffre de poussière a été creusé en lieu et place de l'ancien parking pour en bâtir un autre, encore plus grand. Rien ne bouge sur le cliché et pourtant, un homme en tee-shirt vert posté sur le trottoir semble admirer les mouvements saccadés de l'engin perdu dans la grisaille. Derrière lui, un autre homme avec son chien en laisse fuit le vacarme. Il s'apprête à emprunter la rue du Docteur-Lacaze, ma rue, celle où j'habitais.

À Montauban, cette petite rue prolonge celle de l'Hôtel-de-Ville et débouche sur la place Franklin-Roosevelt, la place où trône Notre-Dame-de-l'Assomption. La rue Lacaze a une particularité sur Google Maps. Pour la découvrir sur le plan,

il faut zoomer et j'aime cette idée qu'elle vit par intermittence entre deux mondes. Un clic, elle apparait, un clic, elle disparaît.

Je l'ai peut-être déjà croisé. Je ne peux pas dire que son visage me dit quelque chose, il est flouté. Peut-être sa silhouette, son chien au poil brun roux, lisse et brillant, je ne sais pas. Il porte une casquette, un tee-shirt, un bermuda et un sac à dos. Des baskets et des socquettes noires. Il semble regarder la vitrine de l'agence immobilière située à l'angle d'en face. Le chien, juste derrière lui, se trouve devant la boutique d'une dame adorable qui vendait, je me rappelle, de l'artisanat du monde. C'était aussi une guérisseuse. On le devinait à son regard débordant d'amour.

Comme la plupart des gens qui empruntent ce trottoir, l'homme ne sait pas qu'une autre rue commence à partir de la porte cochère immense qui se dresse à sa droite, dotée d'une porte piétonne et surmontée d'une imposte remarquable en fer forgé. Si je l'avais croisé, je lui aurais peut-être dit de lever la tête. Si je l'avais croisé. L'ai-je croisé ? Une idée me vient.

Quatre ans plus tôt, au même endroit, le porche de l'hôtel Montet-Noganets, bâtisse du XVIII^e siècle, s'offrait grand ouvert à toute visite inopinée. Dans le passage voûté sur croisée d'ogives qui s'ouvrait sur une cour, les pierres chuchotaient dans la pénombre pour ne pas perturber son désir. L'homme aurait peut-être franchi cet antre majestueux comme je l'avais fait moi-même un mois plus tard.

Dans l'angle, en lieu et place de l'agence immobilière, il aurait vu un mur de plantes diverses, savamment disposées par le fleuriste d'en face et qui, à cette heure du jour, était dehors. Et de cette femme, cheveux blonds, marchant d'un pas décidé devant lui, toute en élégance avec son slim bleu nuit, son haut azur et son sac de couleur assortie, aurait-il remarqué les sandales plates qui épousaient avec grâce les petits cailloux incrustés du trottoir ? À hauteur d'une des pâtisseries les plus raffinées et emblématiques de Montauban, aurait-il essayé de la séduire ?

Ou lui aurait-il préféré cette jeune brune élancée aux basnets blanches et tout de noir vêtue qui la devançait ? Un grand jeune homme brun approchait aussi. Mais bon, son cœur était peut-être déjà pris. Il aurait pu acheter un magazine, des cigarettes ou même jouer au tabac presse loto juste après. Il serait peut-être devenu millionnaire et aurait dépensé sans compter dans la boutique d'art située au n°7.

Quatre ans après, deux ouvriers en face de lui disposent des plots sur la chaussée. Il m'échappe, je ne le vois plus. Je pense à mon départ du 15^e et à mon arrivée à Montauban. J'imagine un dialogue entre la rue de Montauban dans le 15^e et ma rue ici, entre l'immeuble du musée Bourdelle et l'immeuble un peu plus bas où est né Antoine Bourdelle puis, plus près de moi, entre le musée en travaux et le Centaure mourant qu'on a chassé du square...

À vrai dire, je suis perdue et ça ne va pas fort. Alors je reviens vers l'homme à la casquette et au chien, ça me rassure, je

ne sais pas pourquoi, mais je le dépasse, j'ai une drôle d'intuition. Cette silhouette là-bas, au loin, ne serait-ce pas ... moi ?



Le monde souterrain de la rue de la Mandoune

Bernard Marlier

Imaginez Montauban au tout début des années 70.

La ville a bien changé depuis cinquante ans.

Le centre-ville n'était pas prisé. Lorsqu'on avait les moyens de choisir son habitat, on se faisait construire une maison en périphérie où la pleine campagne n'était pas loin. Mais le centre-ville, non, n'était pas à la mode. On disait qu'il valait mieux éviter de traverser la *place Nationale* après 22 heures, sous peine de se faire agresser. C'était sans doute exagéré, mais elle n'avait pas l'aspect propre d'aujourd'hui. Il y a cinquante ans la plupart des maisons de la Place n'étaient pas restaurées et très peu étaient habitées. Quand on la quittait pour rejoindre *la rue de la Mandoune*, on imaginait que ce quartier de Montauban avait dû être beau, mais la plupart des bâtiments étaient mal entretenus.

La *rue de la Mandoune*, aujourd'hui, commence au rond-point des Tontons-Flingueurs. Puis elle descend jusqu'au Tarn en passant sous le quai Montmurat, en empruntant le *Vallon de la Mandoune* ou *Ravin de la Mandoune* ; on dit vallon mais aussi ravin, ce qui désigne mieux cet espace urbain que vallon, qui évoque plutôt la campagne.

Il y a cinquante ans, en arrivant au *Ravin de la Mandoune*, l'impression de remonter le temps vous saisissait. Était-on dans les fossés de la ville autrefois fortifiée ? Le *Ravin de la Mandoune* dévalait vers le Tarn, passait sous le *pont des Consuls*. On avait l'impression d'être sur une rivière surplombée par un pont qui l'enjambe. Impression fondée, car ce ravin était l'ancien lit du ruisseau Lagarrigue, un affluent du Tarn qui traversait une partie de Montauban.

Le ruisseau a été couvert : il coule toujours, mais on ne le voit plus. On dit qu'il y avait autrefois un moulin sur ce ruisseau, et une belle meunière surnommée la Mandoune.

Il y a cinquante ans, trois adolescents voulaient voir si une rivière coulait vraiment sous la chaussée de la *rue de la Mandoune*, jusque sous la place qui était alors celle du marché, aujourd'hui *esplanade des Fontaines* sur la *place Prax-Paris*. Ils se donnèrent rendez vous au bord du Tarn, là où le ravin le rejoint. Ils trouvèrent facilement la grille qui fermait un collecteur en brique, d'où s'écoulait un filet d'eau vive. Cela avait l'apparence d'un égout pourtant l'eau était claire et sans odeur. C'était plutôt un ruisseau souterrain. La grille était rouillée et en partie

descellée, elle n'empêchait pas de jeunes adolescents intrépides de se faufiler dans le boyau. Un, deux, trois garçons s'y glissèrent successivement. Le plus âgé pratiquait la spéléologie dans un club de Saint-Antonin ; il avait apporté son casque équipé d'une lampe frontale. Il l'avait emprunté au club et le rapporterai lors de la prochaine excursion.

Il avait aussi emporté un petit canot gonflable, de ceux qu'on utilise sur les plages, au cas où le ruisseau sous terrain serait devenu rivière. Mais le faible débit de l'eau ne nécessitait pas de sortir le canot du sac à dos où il était rangé avec gonfleur et pagaie.

Marc, c'était le prénom de ce spéléologue en herbe, marchait le premier, suivi de ces deux copains. Leurs bottes de caoutchouc faisaient des bruits de succion lorsqu'ils les retiraient de la vase du fond du ruisseau. Des gouttes leur tombaient sur la tête, trop nombreuses pour qu'ils puissent les éviter. En tombant dans le ruisseau, elles faisaient un bruit joyeux qui rassurait un peu les trois copains, de plus en plus angoissés à mesure qu'ils remontaient dans ce boyau obscur, juste assez large pour y marcher courbés en avant. Ils frissonnaient de froid, trop légèrement vêtus de leurs chemises d'été. Le faisceau de la lampe éclairait des algues accrochées aux parois du boyau. Une petite bête très vive leur passa entre les jambes, un rat ? Fabien qui marchait le dernier, dans l'obscurité presque complète, percevait la sueur qui lui coulait le long du dos, la peur le faisait transpirer malgré le froid.

Marc comptait ses pas. Les trois garçons avaient aussi compté leurs pas en surface, en descendant le ravin depuis la *place Prax-Paris* jusqu'au Tarn, et noté leur nombre jusqu'au *pont des Consuls*, puis jusqu'à la grille par laquelle ils s'étaient glissés.

Maintenant dans l'obscurité humide et fraîche du boyau, la distance leur paraissait bien plus longue. Ils dépassaient des échelles de fer conduisant aux regards fermés par des plaques de fonte en surface. Ils étaient tentés d'escalader une de ces échelles et de sortir, car l'angoisse commençait à les tenailler. Même Marc, qui avait pourtant traversé quelques étroits siphons dans le calcaire vers Saint-Antonin, n'était pas rassuré, car aujourd'hui c'était lui qui conduisait l'expédition alors que, sur le Causse, il était guidé par son moniteur.

Le nombre de pas correspondait maintenant à la distance qui sépare le Tarn du *pont des Consuls*. Ils progressèrent encore. Ils entendaient un bruit sourd, un grondement qui s'amplifiait à mesure qu'ils avançaient, dont ils ne parvenaient pas à identifier l'origine. L'angoisse monta d'un cran, instinctivement les trois garçons s'étaient rapprochés les uns des autres. Le grondement devenait assourdissant tant il y avait maintenant d'écho, comme lorsqu'on pénètre dans la grande salle d'une grotte ou la nef d'une cathédrale. Un brouillard de gouttelettes qui brillaient dans la lumière de la lampe, les enveloppa. De l'eau qui chutait depuis les hauteurs, coulait à flot, grondait et se vapori-

sait, comme l'eau d'une cascade, provoquant le brouillard qui les enveloppait encore d'avantage.

Soudain le faisceau de la lampe se perdit dans un espace très grand. Il éclairait vaguement ce qui devait être une voûte, là-haut. Quand ils préparaient leur expédition, ils avaient discrètement questionné un vieux qui vendait ses légumes au marché ; il leur avait laissé entendre que le ruisseau Lagarrigue passait sous la place et qu'il y avait beaucoup d'espace à cet endroit. « Une sorte de salle du marché souterraine », leur avait-il dit. D'après le nombre de pas, ils ne devaient plus en être loin. Ils s'approchèrent d'une des échelles de fer qui permettaient d'accéder à la surface. Marc escalada, le faisceau de sa lampe fit apparaître un couvercle rond. Il poussa de toutes ses forces. À sa grande surprise le couvercle se souleva légèrement. Ils étaient en aval de *la place Prax-Paris*, là où arrivait *la rue du Fort*. Il y avait des passants qui se croisaient, très près du couvercle. Marc n'osa pas le soulever d'avantage, car il n'était pas question de sortir au grand jour et de se faire remarquer. Leur expédition devait rester secrète. Marc redescendit l'échelle en prenant garde car un échelon trop rouillé se détachait, et il rejoignit ses deux camarades.

Ils retournèrent à grands pas vers le Tarn et, dans ce sens, le trajet leur parut court. Bientôt ils virent la lumière du jour au bout du boyau. Ils se glissèrent à nouveau dans l'anfractuosité laiss  e par la grille rouill  e et mont  rent les quelques marches

de l'escalier de briques qui remontait sur le quai. Personne ne les avait vus.

Ils savaient maintenant sûrement que sous *la rue de la Mandoune* coulait bien un ruisseau et que, même caché aux yeux des Montalbanais, il existait bien et se jetait dans le Tarn. Ils refirent en surface le chemin vers le *pont des Consuls*, puis *la place Prax Paris*, au grand soleil, un peu surpris en constatant que le monde souterrain qu'ils avaient exploré n'était qu'à quelques mètres en dessous.

Ils étaient fiers de leur aventure. Ils se persuadaient qu'ils étaient les premiers depuis le Moyen Âge à avoir emprunté ce boyau sous le Ravin. C'est d'ailleurs ce qu'ils racontèrent à leurs camarades au lycée, qui colportèrent leur aventure, peut-être en la magnifiant un peu.



Où est passée Leika ?

Alix A.-Acquier

C'est un espace verdoyant, où les façades des maisons aux volets toujours ouverts dominent le vallon à travers d'immenses arbres. Les terrasses imbriquées les unes aux autres, les escaliers en cascade, le vert de la pelouse et des plantes en font un bout de terre semi-sauvage au cœur de notre jolie ville rose.

Je garde un profond attachement à ce quartier et j'ai toujours plaisir à y retourner, m'y remémorant des souvenirs d'adolescente en compagnie de ma chienne boudeuse.

J'avais quatorze ans. Nous avons quitté notre campagne pour habiter en ville, pour des questions pratiques et d'adultes, j'imagine. Nous vivions donc, mes parents, mes sœurs et moi dans le quartier dit « du théâtre », quartier populaire à

l'époque et qui semble l'être resté, les boutiques en moins...
Nous étions au 41, rue Delcassé.

Pour mes treize ans, peu de temps après notre arrivée à Montauban, ma mère avait accepté que j'adopte un chien. J'étais donc l'heureuse maîtresse de Leïka, petite chienne cocker golden, craquante, collante, obéissante, affectueuse.

Je n'avais d'yeux que pour elle. Je passais tout mon temps libre à l'éduquer, à jouer, à lui rendre l'affection qu'elle m'offrait.

Le matin, avant de partir à l'école, nous faisons le tour du quartier : remontant légèrement la rue, elle, toujours devant, se retournait de temps en temps, pour vérifier que je suive bien. Puis, coupant par le passage de la Molle, elle reniflait les moindres coins de rues, et y laissait son petit message. On traversait au passage clouté, pas besoin de laisse, je la voulais libre comme moi.

Elle passait ensuite sa journée à m'attendre dans notre jardin-terrace surplombant le vallon. Dès mon retour, le carrelage balancé, on filait par le « carrelou » sans nom attendant à l'immeuble pour dévaler directement sur la verdure de la Mandoune, notre coin préféré, pour une seule et même raison : l'herbe fraîche, un peu aussi pour les trois bassins circulaires dans lesquels elle aimait faire trempette.

Un matin de juin, pour la première fois, Leïka s'était oubliée : un « pipi » en plein milieu de la salle à manger ! J'ai

haussé le ton ; son regard immense si doux l'excusait tendrement... Persuadée qu'elle avait compris, je partis à l'école sans me retourner. À mon retour, excitée de la balade en vue avec elle, et comme à mon habitude, je l'appelai depuis la rue, en montant les marches deux par deux. Les portes étaient ouvertes mais la chienne, absente...

Troublée par ce qui n'était jamais arrivé, j'ai paniqué instantanément. Je hurlais son nom en dévalant les escaliers, me suis jetée dans la rue en demandant aux passants puis aux commerçants s'ils n'avaient pas vu ma petite chienne, mais personne ne l'avait vue. J'étais perdue et désespérée, je ne savais pas où chercher.

C'est alors que j'ai vu au loin ma mère arriver de l'angle de la rue Delcassé et de la rue Saint-Jean. Je me suis alors précipitée en pleurs, et en une seconde je lui ai déversé ma peur et mon désespoir. Elle a tout de suite su trouver les mots rassurants, Leïka ne pouvait pas être bien loin.

Après m'être calmée et avoir mis les idées claires en place, nous nous sommes organisés, tout le monde participait aux recherches, y compris les voisins. Il fallait passer le quartier au peigne fin. Nous avons cherché jusqu'au soir dans les moindres recoins : du Vallon de la Mandoune à ses terrasses labyrinthiques, de la rue Saint-Jean à ses petites rues étroites perpendiculaires, de la rue du Jeu-de-Paume à la rue Sainte-Claire, jusqu'à la place de l'église Villeneuve... En vain.

Nous sommes rentrés bredouilles et moi désespérée...

Alors que nous étions à la maison depuis cinq minutes, un verre d'eau à la main, affalée et abattue sur le fauteuil du salon, un doute me submerge... Bizarrement, là, je sens sa présence. Non...

Je me lève d'un bond, tirant la banquette du canapé et là... ma petite chienne adorée, tête baissée, le dos tourné, boudait... les bras m'en tombent et mes jambes me lâchent. Je pleure de bonheur, l'attrape dans mes bras et lui promets de ne plus jamais la gronder !

Ma mère avait raison. Pour ne pas être loin, elle n'était pas loin.

Leïka, cocker boudeuse, histoire vraie.

Montauban, juin 88



Les jardins ouvriers de la rue Issanchou

Chanchan

Voilà plus de soixante-dix ans qu'auraient été créés les jardins ouvriers de la rue Issanchou. Cent vingt lopins de terre nourricière sur près de quatre hectares que la commune de Montauban louerait pour une modeste somme aux familles les plus défavorisées depuis les années mille neuf cent quarante. Ces jardins seraient des oasis de verdure et de fleurs avec des cabanons, les gens y cultiveraient toutes sortes de légumes, y planteraient des fleurs, des plantes aromatiques et récolteraient multitude de fruits pour se nourrir. Ce serait un endroit qui fleurirait bon la campagne et où l'on valoriserait aussi la solidarité et tous les rites conviviaux en milieu urbain agrémenté par le chant des oiseaux et les bonnes odeurs de cuisine et de grillades. Les générations s'y réuniraient en toute occasion, pour les apéros, les repas, afin de déguster les produits issus de leur

jardin pendant que les enfants joueraient. Les gens s'entraideraient, échangeraient, riraient et profiteraient de ce milieu paisible aux milles senteurs tout en respectant Dame nature. Chacun goûterait l'instant présent et serait heureux...

Tous les matins, Ferdinand se réveillerait à l'aube, s'habillerait de ses guenilles, ouvrirait la vieille fenêtre de sa cabane faite de bric et de broc plantée sur son lopin de terre, jardinerait, planterait, sèmerait et arroserait ses légumes et fleurs en compagnie des oiseaux, des lapins et chats du quartier. Ferdinand, orphelin de parents décimés par la grippe espagnole dans les années mille neuf cent vingt. Ferdinand toujours rejeté par les autres, Ferdinand le pestiféré que l'on devait éviter et isoler à tout prix pour ne pas être contaminé.

Il imaginerait que ses voisins le salueraient, lui souriraient, l'aideraient et qu'il pourrait en faire de même. Mais personne...

Il semblerait qu'il soit décédé dans l'anonymat et dans la solitude la plus totale, enterré au fond de son jardin, mais il paraîtrait qu'à cet endroit-là, tous les jours des oiseaux viendraient se percher sur la croix de bois pour y chanter et qu'une multitude de fleurs s'épanouiraient toute l'année en couronne pour lui rendre hommage.

Aujourd'hui, Noélie la nouvelle locataire de cette parcelle, viendrait certains soirs vers dix-huit heures, après son travail d'infirmière, s'y ressourcer en pleine lutte sur l'épidémie de coronavirus au Centre hospitalier. Elle suivrait les consignes sanitaires gouvernementales et porterait un masque sur son

nez et sa bouche, parlerait aux voisins avec une distance d'au moins un mètre cinquante pour éviter la propagation du virus et évoquerait, entre autres, la pandémie de la grippe espagnole qui aurait fait à l'époque beaucoup de morts.

Pas un mot sur l'histoire de Ferdinand, personne ne lui en parlerait. Et c'est certainement à l'endroit où reposerait Ferdinand qu'elle remarquerait que plein d'oiseaux perchés sur la vieille croix de bois vermoulue viendraient chanter à tue-tête avec, au pied de celle-ci, une couronne de fleurs qui écloraient en permanence.

Les jardins familiaux de la rue Issanchou seraient un endroit merveilleux, un lieu de senteurs et couleurs diverses, d'échanges conviviaux et culturels et où sécheraient encore des tricots de peaux imbibés de sueur, au pied des nombreux cabanons érigés sur les parcelles grillagées.

Il ferait bon y vivre et s'y promener et ça j'en suis certaine.

Cette histoire serait-elle vraie ou simplement le fruit de mon imagination... Je ne saurais vous le dire, le coronavirus et le confinement auraient-ils eu raison de mon être, de ma lucidité et des mes facultés intellectuelles en ce mois d'avril deux mille vingt... Possible.



À petit pas, a priori, le trésor de la ville de Montauban

Didier Décomps

Il y a dans le grand Montauban
Un petit coin du centre que je ne connaissais pas.
J'habitais la ville depuis trois à quatre ans.
J'étais drôlement enthousiasmé par le cœur de la ville,
Il avait fait battre le mien à bonne vitesse.

Les bâtiments culturels et administratifs m'étaient
relativement
Familiers ainsi malgré des années de marches.
Une partie de la rue Jules-Michelet m'était restée inconnue
Et quand bien même,
Je passais devant, je n'insistais pas, je faisais demi-tour.

Pour deux raisons, me dis-je : elle me semblait trop étroite et triste.

Mais voulant mettre cela pour des aprioris

Je me décidais à la traverser, mais pas tout de suite.

En effet, à cette époque j'étais en quête d'un appartement,

Et habitué au changement de logement,

J'étais à la recherche d'agence immobilière.

Je décidais de la visiter de l'autre côté.

Une semaine plus tard, j'avançais dans la rue à petit pas, rien ne se passait.

Sauf un magasin que j'avais remarqué : c'était un commerce de photocopie.

Je me sentais intrigué. Comme charmé. Plusieurs émotions me traversaient l'esprit.

Puis un jour, je me souviens qu'il faisait beau et qu'il y avait un peu de vent,

Je revins dans la rue.

Et là, je trouvais cette petite rue formidable et mieux encore :

Il y avait une agence immobilière. Beaucoup plus tard.

J'y suis entré. J'ai aimé les affichettes.

L'espoir est revenu.



Rue de la carte bancaire vide

Émilie Villachon

Nous descendrions la rue de la Résistance, magnifique voie chargée d'histoire à Montauban.

Attention : vous pouvez tout oublier... sauf un objet indispensable pour une *Street Mission* du samedi. Cet élément serait de taille rectangulaire : 8,5 cm de longueur et 5,5 cm de largeur, de couleur verte ou bleue suivant l'opérateur. Vous devinez : ce serait quoi ?

Maintenant que vous l'avez en poche... « Aux magasins ! »

Dans cette rue, des boutiques et autres surfaces commerciales bordent la chaussée, à droite comme à gauche. En levant les yeux, on apercevrait des fils électriques et téléphoniques par milliers à vous étourdir. De grands et imposants bâtiments, en briques rouge et blanche nous étoufferaient, mais les palmiers des allées, à l'étroit dans leurs petits bacs, cacheraient cela. Les

services de boulangerie, de glaces et de crêpes seraient bel et bien là pour le bonheur de mes babines qui saliveraient, déjà, rien qu'à l'idée de cette glace fraise-vanille promettant d'être délicieuse, attablée sur cette agréable terrasse de la « carte bancaire » ... Car c'est éreintant de marcher en ville ; les pieds dans les chaussures en savent quelque chose, autant que la carte bancaire.

Après une pause bien méritée, où nous aurions bien discuté entre filles, nous repartirions pour la suite de l'aventure.

De multiples couleurs se côtoieraient dans les vitrines. Les yeux ne sauraient plus dans quel sens se tourner : « Chez Jennifer ? Chez Peopleshoes ? Chez IKKS ? » Pour le premier casting de ma vie, je me serais prise pour Cristina Cordula chez « Maria Chaussures ». Au fait, j'ai une petite anecdote : je vais vous la raconter, vous êtes prêts ? Alors, c'est parti :

À l'âge de quatre ans, je détestais « Maria Chaussures », car je trouvais les chaussures trop *has been*. Alors ma mère, épuisée par mes caprices, a acheté une chaussure pour chaque pied et j'ai continué le shopping comme ça ; j'ai été forcée à porter ces chaussures, une couleur rouge au pied gauche, et verte au pied droit !

Le shopping ne serait pas un bon après-midi s'il ne passait pas par la case « coin beauté » chez Yves Rocher, un bon nettoyage de peau, de belles lèvres brillantes pour vous mettre en joie. Reste maintenant à se revêtir d'une bonne veste et pantalon, à la dernière mode.

Mais, au fait, à quoi ça sert tout cela ? Aujourd'hui, je suis du matin au soir habillée en jogging, peignée avec un palmier tout décoiffé... et aucune copine pour refaire le monde du shopping.

Ah ! qu'elle est triste, la rue de la carte bancaire vide.



Ma rue

Jeannette Brissieux

Cela faisait plusieurs mois que je cherchais une maison à Montauban. Le mouton à cinq pattes à vrai dire :

Au calme, mais... près du centre.

Assez grande, pour accueillir aux vacances enfants et petits enfants, mais... pas trop chère.

Customisable – comment se priver de relooker le nid de ses rêves – mais... sans travaux excessifs.

Et, bien sûr, avec un jardin pour les fleurs et les barbecues, mais... sans trop de gazon à tondre.

Eh bien, cette perle rare, je l'avais trouvée !

Rue Jean-Marie-Mila, en fait une impasse, très calme, à deux pas du centre universitaire, tous les commerces de proximité à moins de dix minutes à pied.

Cerise sur le gâteau, elle était mitoyenne d'une école primaire. Lors d'une de mes visites avec l'agent immobilier, j'avais vu les petits de maternelle, se tenant par la main, se rendre à la cantine, farandole rêveuse, nez au vent, parfois trébuchant, sous la houlette de leurs institutrices. À moi les cris et les rires de la cour de récréation, les sonneries scandant la journée.

Et alors ? Et alors, me direz vous !

J'étais allée, avec une de mes amies, férue d'astrologie et décryptage de signes, voir la merveille. Son « ressenti » n'avait pas été bon.

« Non ! m'avait-elle dit, péremptoire. Je ne t'y vois pas.

– Ah ! »

On commençait tout juste à parler d'un virus qui sévissait en Chine, trois mille sur un milliard et demi d'habitants, rien d'alarmant !

Quelques semaines plus tard, le couperet était tombé : confinement !

Les astres étaient-ils vraiment contre moi ?

Aujourd'hui, empruntant parfois le chien de ma voisine, alibi nécessaire en ces temps troublés, je vais rêver rue Mila. La voie est presque déserte, les nombreuses voitures des étudiants de l'université proche, qui s'y garaient, ont disparu, tous les cours sont suspendus. On voit bien les jardins qui entourent les maisons, leurs murs débordent de clématites blanches et de glycines plus loin, un camélia tardif, les premiers rosiers.

Un acacia qui penche au-dessus d'un muret sème sur le sol les pétales parfumés de ses fleurs blanches. La rue embaume.

Quand je ne peux vraiment pas aller flâner rue Mila, j'essaie de raviver mes souvenirs en consultant Google Street View, mais rien de comparable entre mes promenades réelles et ces images virtuelles : vues écrasées, plutôt sinistres, prises en hiver sans doute, pas de fleurs, des arbres dénudés, pas de vie.

Au fond de la rue, pourtant, une silhouette floue tourne vers la placette qui clôt l'impasse. Le fantôme de Jean-Marie Mila, peut-être, qui profite de la solitude du jour pour revenir sur les lieux où se dressait le château familial ?

On m'a dit – ou l'ai-je inventé – qu'il y a un siècle, après les inondations de 1930 qui avaient détruit la ville basse de Montauban, les sœurs Mila, restées célibataires et explorées – du moins, je l'imagine – après l'hécatombe de la guerre de 1914 qui leur avait volé frère et fiancés, avaient livré la propriété familiale au découpage des lotisseurs qui cherchaient des terrains pour reloger les sinistrés de l'inondation.

Que sont devenues les sœurs Mila ?

En ces temps de confinement, on ne peut même pas aller fouiller les archives de la ville pour savoir si elles ont vraiment existé !

Ma décision est prise : je braverai les Augures, la maison de la rue Mila sera la mienne et, dans le jardin, sous le grand érable, contre le mur de l'école, je mettrai un banc. Les ombres

menues et endeuillées des sœurs Mila pourront s'y reposer et trouver la paix de l'âme en écoutant les rires des enfants.



Les bulles tchèques

L.

Ils joueraient à faire un film : un film comme ceux qu'ils aiment si bien regarder. Ils seraient amis. Cherchant les lieux et les scènes à réaliser, ils adopteraient ces fameux bassins comme point final et générique de leur premier chef-d'œuvre. Cet emplacement serait idéal : verdoyant et rond, en brique, bien-sûr, car ils seraient à Montauban... Ils se trouveraient sous le pont des Consuls, dans le vallon de la Mandoune, au bas de ces jardins en balcon, dans cet espace très arboré aussi. En contrebas du centre-ville, comme protégé de son effervescence, ils auraient l'impression que le monde leur appartient. La route qui sillonne juste à côté et le long parking, sinueux lui aussi, ne les gêneraient pas ; ils continueraient à rire et à chanter...

Arrivant sur les lieux, ils croiseraient cette femme, un long plan à la main. Ils découvrirait qu'elle est cheffe de chantier.

En effet, le site serait quelque peu clôturé. Mais cela ne les aurait pas empêché d'y accéder. Cette femme viendrait effectuer les vérifications de dernière minute avant le début de la transformation à venir. Il s'agirait d'un projet un peu fou : la projection de films au fond des bassins. Bien sûr, ils se porteraient volontaires pour participer à la sélection des images diffusées. Attention ! Ils ne devraient piocher que dans la filmographie tchèque... Une histoire de mécénat, leur aurait-on dit...

D'ailleurs, une deuxième personne ne tarderait pas à arriver, intriguée par toute l'animation qui règnerait là. Arrière-petite-fille d'un haut personnage tchèque, c'est par elle que le financement aurait pu être obtenu...

Les amis pourraient finalement terminer leur court-métrage. Pour cette dernière scène, tous seraient acteurs, à la différence des autres séquences où les rôles auraient été répartis. Cette fin de journée serait un peu fraîche avec la nuit tombant de bonne heure en ce début d'automne où il fallait se résoudre à la fin de ces belles soirées d'été. De longues heures de visionnage les attendraient : le montage de leur création mais aussi cette fameuse filmographie tchèque...



La boutique des frères Bonis

Joëlle Faure

La ville s'éveillait. Je traversais la place Nationale en diagonale. D'un regard, je balayais presque toutes ses façades. Défilaient devant mes yeux son beau cadran solaire, sa croix en bois délavée par le temps marquant l'emplacement de l'ancien pilori et, tout là haut, cet appartement aux rideaux blancs qui semblaient être en lambeaux, chose qui m'avait toujours intriguée.

La place était vide, calme. Elle semblait respirer lentement.

Sur le carreau, les pigeons essayaient de glaner, de-ci, de-là, quelques miettes laissées la veille par les clients des restaurants.

Les rayons du soleil n'allaient pas tarder à lécher les belles briques roses.

Une fois parvenue sous les couverts, au coin de la boutique de Maurice le bouquiniste, j'apercevais l'angle de la maison du Crieur, si reconnaissable par la tête sculptée dans la pierre. Per-

due dans mes pensées, je posais par mégarde mon pied sur la pierre de la légende de ce lieu. Mais, contrairement à la prédiction, son pouvoir mystérieux ne me fit pas perdre le sens de l'orientation ... Il me plongea dans un autre monde.

La boutique de livres anciens avait laissé place à la maison consulaire, les pans de bois avaient remplacé les briques. Les marchands des couverts dressaient leurs étals pour vendre draps, sabots, blé, fruits et une multitude d'autres denrées. Les taverniers rentraient les barriques de vin. L'apothicaire regardait tous ces va-et-vient sur le pas de sa porte, pendant que les enfants couraient à perdre haleine.

Le carreau de la place s'animait. Nous étions le 25 juillet, jour de l'une des quatre foires de l'année qui amenait marchands, paysans venus de toute la région vendre leurs marchandises. D'un pas, ils se rendaient à la maison consulaire pour louer des tables afin de disposer leurs marchandises. Mon regard se retourna sur la croix en bois, le pilori en pierre était à nouveau là, un fabricant malhonnête ou un voleur de grands chemins y était attaché afin de payer sa dette et donner exemple.

En ce qui me concernait, les passants ne semblaient pas surpris par ma présence ... Je jetai donc un œil sur ma tenue. À ma stupéfaction, moi aussi j'étais vêtue d'une longue robe grise au tissu épais, d'où dépassaient des sabots. Je posai mes mains sur ma tête : je portais une coiffe. Je me fondais dans le paysage.

Quelle étrange sensation ! être dans le temps passé que j'ai tant et tant imaginé en flânant dans ces rues ... Imaginer ... à tel

point qu'un jour, dans un vieil escalier d'un hôtel particulier, j'en avais entendu les rires étouffés de jeunes filles qui couraient sur le palier du dessus dans leurs belles robes en crinoline.

En quelques pas bruyants, je traversais le couvert des sabotiers pour parvenir à ce que je pensais être la rue Princesse. Celle-ci était devenue étroite, sombre, bordée de demeures en bois et torchis. Peut-être certaines venaient-elles de Montauriol, démontées par leurs propriétaires et rebâties ici.

Maintenant, je me trouvais au pied de l'église Saint-Jacques qui vivait ses premiers temps, neuve, fière avec sa flèche qui l'élançait encore plus haut dans le ciel. Pauvre église, si elle avait su tous les affres qu'elle allait rencontrer à travers les siècles. Je la contournai. Arrivée au square Picquart, je découvris le château comtal, lieu d'exercice du pouvoir militaire et judiciaire. Imposant, il couvrait ce petit parc et les bâtiments adjacents, notamment l'ancienne boutique « Peloffy ».

Sur le parvis de son église, le prévôt, les mains levées au ciel, regardait les femmes aux larges décolletés et murmurait :

« Oh ! Seigneur, regardez, toutes ces fenêtres de l'Enfer, ces femmes vous sont irrespectueuses ».

Ce qui fit dire à l'homme que je croisai avec son épouse :

« Chère amie, combien de fois dois-je vous le dire ? je vous prierai de vous habiller plus sobrement, encore une amende. À deux milles briques chacune, moi seul, j'ai dû fournir la moitié des briques pour bâtir cette église !

– Cher ami, vous exagérez comme à l'accoutumée. Vous savez bien que j'en ai à fifre des codes vestimentaires austères et tristes à mourir édictés par nos consuls. Je m'habillerai comme je l'entends ! »

Je poursuivis ma marche. La rue de la République était devenue rue de la Faurie. J'étais dépassée par des paysans qui apportaient sur leur charrette veaux, agneaux et autres animaux à abattre aux grandes boucheries que je venais d'apercevoir, à l'emplacement où serait érigé plus tard le Temple neuf. J'en déduisis que c'était, devant moi, la future place du Coq, avec la croix en son centre symbolisant la destruction de ce temple. Les personnes qui se pressaient vers la place communale était de plus en plus nombreuses. D'où venaient-elles ? Assurément, elles arrivaient du Pont-Vieux. Notre pont devait être encore plus beau, muni de ses trois tours... De ce fait, je fis demi-tour, descendis la rue des Bonnetiers. Et, arrivée devant la première tour, je fus subjuguée par son élégance. Mais tout à coup, je me demandai combien de temps allait durer ce mirage, cette remontée dans le temps...

« Rue la Faurie, moyen âge... Là se trouvait aussi la boutique des frères Bonis, la caverne d'Ali Baba. Je ne l'avais pas vue ! »

Dès lors, je n'eus qu'une idée en tête : courir... courir, afin d'entrer dans ce lieu magique. Je remontais la rue des bains. Le château épiscopal de notre musée Ingres-Bourdelle était loin de voir le jour, comme notre hôtel de ville. Au détour de la rue

de l'Horloge, là, devant moi s'élevait la tour Lhautier, immense et austère. Je la longeai afin de rejoindre la rue la Faurie. J'étais revenue au point où j'avais fait demi-tour. Je jetai mon regard au loin et j'aperçus l'enseigne de la boutique des frères Bonis. J'accélérai le pas. J'avais oublié que j'étais chaussée de sabots, je trébuchais, tombais, me relevais. Repartis.

Enfin, j'arrivai sur le pas de la porte. J'appuyai sur la poignée pour pénétrer dans la boutique. La clochette tinta pour prévenir de mon arrivée... La clochette...

Vraiment, était-ce le tintement de la clochette ? Ou bien la sonnerie de mon réveil ?



La rue de mon père

Jonathan Wayne

À la suite d'un accident, mon père avait des troubles de la mémoire. Son cerveau lui jouait des tours. Il se souvenait des personnes proches, mais il ne pouvait se souvenir des moments récents. Il avait perdu la notion du temps et ne savait pas se repérer géographiquement.

Sa mémoire directe avait laissé place à celle qu'il avait pendant le début de son adolescence. Il ne reconnaissait plus la ville.

En 2010, j'emménageais dans un appartement répondant à de nombreux critères de proximité comme les commodités, le Tarn pour ses balades et bien sûr le stade de Sapiac pour le côté supporter.

J'avais même la chance d'être en première loge pour voir les matchs de foot qui se jouaient au stade du Saulou.

Je m'inscrivis dans une association dans le but d'aider et de dynamiser la vie de ce quartier.

Un matin, j'étais parti chercher mon père pour lui faire visiter mon appartement.

Comme à son habitude depuis son accident, pendant le trajet, il me posait d'innombrables questions : « On va où ? », « On est où ? » jusqu'à que nous arrivions dans la rue qui menait chez moi.

Mon père m'avait demandé de m'arrêter.

Il lisait le nom sur le panneau. Mais cela ne lui rappelait rien.

Il disait que cette rue lui faisait penser à une autre qui lui était familière : la rue du Milieu, où il venait chaque week-end pour voir son grand-père.

Sauf que dans cette rue, la route avait de part et d'autre un fossé. Il y avait moins de maisons mais il y avait des vignes.

Nous arrivions devant chez moi. Mon père était très intrigué.

Après la visite de l'appartement, il aperçut par le balcon le stade devant lui. Son regard était bloqué sur ce terrain.

Pour lui, il n'y avait plus de doute, il se trouvait bien dans la rue du Milieu.

Même quand je lui soutenais que non, qu'il devait confondre avec une autre rue ou que son cerveau lui renvoyait une image qu'il avait dû voir à la télé ou ailleurs, il n'en démordait pas.

Il me demanda de le suivre pour s'assurer qu'il avait raison.

Trois maisons plus loin, il m'affirma reconnaître celle de son grand-père. Il reconnaissait l'inscription en fer forgé « *Lou Limousi* », que son grand-père originaire du Limousin avait installée.

Mon père se souvenait qu'il accompagnait son grand-père au stade du Saulou pour l'entretien des lieux.

Il commençait pour la première fois à savoir se situer.

Je constatais au fur et à mesure qu'il me parlait, qu'il pouvait à partir de cet endroit, se situer géographiquement et qu'il pouvait mettre une année sur chaque événement qui avait touché le quartier. Il resituait ses souvenirs dans le temps.

Quelques jours plus tard, dans l'association, j'ai rencontré un monsieur qui se passionnait pour l'histoire du quartier.

Je lui ai parlé de mon père, et de ce qu'il m'avait raconté sur la rue du Milieu, qui pour moi n'existait pas.

Cet historien amateur me conta l'histoire du quartier et confirma les dires de mon père.

De plus, il connaissait l'ancien propriétaire de cette maison avec l'inscription en fer forgé. À l'époque, ce dernier avait la

responsabilité de l'entretien du terrain du Saulou et, effectivement, c'était son nom que je portais.

L'historien me sortit de ses archives une vieille photo de classe où je vis mon arrière grand-père, qu'il me désigna du doigt.

Aujourd'hui, mon père va beaucoup mieux.

Je continue de temps en temps à regarder sur Google Street View cette rue où je vois l'endroit où j'avais habité, le stade du Saulou ainsi que la maison avec l'inscription « *Lou Limousi* ». Cette rue qui m'a marqué : la rue du 19-Mars-1962.

Était-ce le hasard ? Ou bien un être du passé qui continuait à veiller sur la famille, après nous avoir guidés mon père et moi ?



Rue de la Mandoune, entre le pont des Consuls et le Pont-Vieux

Laurent Brissieux

On était de passage à Montauban, chez des cousins du côté de ma mère, Isabelle et Ghislain. C'était la première étape d'un trajet devant nous emmener vers le Languedoc-Roussillon où nous devions faire de la petite et moyenne randonnée. Oublions le « petite et moyenne » qui me navrait, j'allais enfin vivre ce dont je n'arrêtais pas de rêver en feuilletant ce catalogue d'équipement pour campeurs et en caressant cette gamelle en fer que mon père avait bien voulu m'acheter quand on faisait les courses. Au final, la partie randonnée s'est résumée à un chemin caillouteux que les voitures ne désertaient même pas. J'en étais pour mes frais en matière d'exploration et finalement, la grande aventure a été un jeu de rôle avorté que Luc, mon grand-frère, « maîtrisait » pour moi au petit bonheur dans la

voiture. En effet, le périple s'est assez vite mué en tournée pour visiter des maisons, le rêve de villégiature méridionale de ma mère. J'ignorais encore que ces deux jours chez mes cousins resteraient ancrés en moi comme le premier souvenir du sud. Montauban, le sud ? Ceux qui sont plus au sud y trouveront à redire, mais le fait est qu'on est toujours au nord d'un autre.

Mon frère avait été choisi pour être le parrain de la deuxième fille de Ghis et Isa, née quelques mois plus tôt. Baptême protestant dont je n'ai rien vu car c'est après coup qu'on est venus récupérer Luc. Depuis, nos cousins ont emménagé hors du centre-ville, dans une maison. Mais leur appartement d'alors devait être non loin de la Mandoune, car on ne marchait pas depuis longtemps quand on a traversé le quartier à la nuit tombée. Ce n'était pas encore l'été, mais je me souviens avoir été frappé par la touffeur de l'air. Il n'était pas moite comme ça peut être le cas en Bretagne quand il fait chaud. Non, un air plutôt sec, et doux. Je cherche à décrire une impression que je n'ai plus vraiment retrouvée depuis, comme si des draps gonflés d'un vent tiède s'appliquaient intégralement contre ma peau. C'est baignant dans cette découverte que je marchais avec les femmes en direction de je-ne-sais-quelle animation foraine. Ce ne pouvait pourtant pas être les Quatre-cents coups... Ma petite cousine, l'aînée des deux filles de nos cousins, marchait devant, en propriétaire des lieux, sur le petit muret longeant le parking, en bas du talus. C'est ce détail qui me fait situer le trajet dans la rue de la Mandoune, juste après le pont des Consuls,

en direction du Pont-Vieux dont nous avons ensuite monté le « rampaillou ». Que des piétons puissent en faire l'ascension est bien le signe qu'il y avait une sorte de fête en ville ce jour-là.

Mandoune est un nom de femme, celle de Mandou, un meunier qui travaillait dans les environs du temps où un ruisseau les parcourait, ruisseau recouvert depuis par la chaussée et le parking. Je m'arrêterai sur ce point où finit la légende et où s'égare la rumeur en disant qu'on lui prêtait beaucoup de charmes. Pour moi, que mon âge privait de la partie de fléchettes au Flamand, avec mon frère et mon cousin, la Mandoune est un lieu dévolu à la féminité, celle de ma mère et de ma grande-cousine que j'entendais bavarder à côté de moi et celle de sa fille que je voyais marcher prestement devant, sur ce muret. Plus tard, j'ai promené là-bas le souvenir d'une autre fille, quand j'étais étudiant. Sans doute l'une des propriétés magiques du quartier.

Le coin est typique de la ville. Quand on marche au bas des deux ponts, on voit s'étager des façades variées, pas toujours en brique, sur plusieurs niveaux, ainsi que, de loin en loin, les marches de plusieurs escaliers y serpentant ; un vrai petit dédale où l'on peut s'égarer en retrouvant immanquablement son chemin. L'aventurier en éternel devenir y trouve son compte.

Devenu adulte et muté dans la région, j'aimais y courir, avant d'émigrer à mon tour vers un horizon plus campagnard, néanmoins à proximité de la ville. Curieusement, le jogging à la campagne présente moins d'attraits. Certes, je varie les itiné-

raires, mais avec la distance qu'il faut parcourir pour gagner de nouveaux territoires, je me retrouve souvent en vase clos. En ville, on bifurque et rebifurque très vite. On compose au fur et à mesure de la course. Si j'y reviens, ce sera spécial. Et si je choisisais de me perdre à la Mandoune, de m'y perdre vraiment ? Le jeu serait de prendre cet escalier que je me promettais toujours d'emprunter. Il y aurait bien une venelle parallèle à celle qui court à flanc de colline... Je crois qu'il y a une autre rue sur la gauche, là, cachée par le renforcement du mur, avant de regagner celle qui nous ramène dans la ville normale. Je pourrais peut-être accéder à une galerie souterraine où je rejoindrais ce ruisseau disparu dont l'eau est, paraît-il, très bonne. Voilà : je me présenterai sous ce porche, et une vieille dame me prenant en sympathie me ferait passer par sa cave. J'aurais un secret à partager.



Inoubliable mystère de la rue Léon-Cladel

Mabie

16 avril 2020, en période de confinement. Marguerite entre dans sa voiture pour aller travailler. Sa profession paramédicale ne l'autorise pas à rester chez elle.

Elle ne démarre pas tout de suite. Des souvenirs remontent, d'agréables souvenirs...

1977. Marguerite est jeune, de petite taille, les cheveux châ-tains clairs et longs, elle habite au douzième étage de la Tour du Rond, à Montauban.

Motivée, elle prend l'ascenseur pour rejoindre la rue Léon-Cladel et se rend à pied au Centre hospitalier où elle est élève infirmière.

Ce trajet, elle le fait quatre fois par jour, cinq jours par semaine. Marguerite parcourt donc cette rue durant les quatre saisons.

Ce jour de confinement, elle se revoit dans ses bottes roses fourrées les jours de neige.

Elle prend plaisir à découvrir les traces de pas des promeneurs ayant marché avant elle.

Un jour, elle relève une petite dame au sol. Elle avait glissé sur le verglas.

Selon l'heure de son départ, Marguerite marche lentement ou accélère le pas. Elle ne veut pas arriver en retard !

Non loin de la Tour, de l'autre côté de la rue, une boutique de fleurs embaume son départ, pour lui donner du baume au cœur.

Un peu plus loin, elle croise régulièrement une dame, avec un panier à provisions à la main. Elle fait travailler les commerçants du coin. Elles se sourient, cela devient un rituel.

Un matin, alors qu'elle vient de passer à proximité de l'hôtel restaurant « les Trois Pigeons », Marguerite trouve au sol vingt centimes de francs. Elle se baisse, les ramasse et les range précieusement dans son porte monnaie.

Le lendemain, légèrement plus loin, la même pièce. « Dommage, pense-t-elle, cela ne me suffit pas pour m'offrir une chocolatine ! »

Devant une boulangerie, l'odeur du pain frais et des délicieuses viennoiseries lui font tourner la tête. « Comme j'aimerais une chocolatine ! » Avec son budget d'étudiante, Marguerite se contente de biscottes beurrées.

Au retour du Centre hospitalier, devant la boulangerie et l'hôtel, Marguerite baisse les yeux vers le sol, le ciment reste froid... Pas de pièces pour réchauffer le cœur de la jeune fille. « Une pièce tous les matins, ce ne serait pas mal ! » Marguerite sourit à cette pensée.

Et si les désirs devenaient réalité ! Qui a pu entendre ce rêve utopique ?

Marguerite ne comprend pas. La semaine d'après, du lundi au vendredi, tous les matins à la même heure, elle va trouver à ce même endroit vingt ou cinquante centimes de francs, si bien qu'elle peut s'offrir une chocolatine en fin de semaine.

Marguerite a tenté le même trajet un samedi matin et les pièces n'étaient pas là. Elle renouvelle le circuit le dimanche, toujours pas de pièces.

Dès le lundi, les pièces au sol entre l'hôtel et la boulangerie réapparaissent.

Bon sang, les pièces ne tombent pas du ciel !

Ce mystère a duré plusieurs mois, puis a stoppé comme il était venu.

Marguerite n'a pas compris, mais dans sa tête une chose est certaine, ces pièces étaient mises au sol avant son passage,

pour elle, pour qu'elle puisse savourer le vendredi matin une délicieuse chocolatine pour terminer la semaine.

Comme la vie est belle !

16 avril 2020, 13h15. Marguerite n'habite plus la rue Léon-Cladel. Les mains sur le volant, elle sort de ses souvenirs.

Elle va partir travailler en respectant le confinement. Juste le lieu du travail, mais cette évasion dans ses souvenirs lui a donné une envie.

« Quand le Covid-19 aura disparu, promis, je reviens dans cette boulangerie, et j'offre à mon entourage de délicieuses chocolatines ! »

Une pensée aussi pour ce bienfaiteur mystérieux, homme ou femme. Qu'est il devenu ? Une multitude de viennoiseries que pour lui (ou elle)...



Derrière les portes

Nathalie Belardi

Ce serait comme si, depuis mon arrivée à Montauban, le fil conducteur ou plus exactement la rue conductrice, dans cette ville, était la rue Gustave-Jay.

Si je vous y amenais, on la rejoindrait en partant du centre-ville, en tournant juste après avoir traversé le Pont-Vieux, à l'entrée de la ville basse. C'est LA petite rue, celle de derrière, qui est cachée, qui n'a pas l'air d'une rue, celle de derrière mais qui toutefois, l'air de rien, est fréquentée, animée et vivante.

Elle démarre ou se termine, je ne sais plus, par une place, lieu de rendez-vous incontournable de quelques joueurs de pétanque du quartier. Elle suit le cheminement du Tarn, sur sa droite. Elle en est séparée par un parc, quelques habitations, l'espace Bourdelle Sculpture, une ancienne usine... et se termine tout au bout par l'ancienne glacière, magnifique bâtisse

du début du siècle. Sur la gauche, se trouvent ses habitations mais aussi le restaurant « Le fil de l'eau », l'école, la salle de yoga... pour ne citer que quelques lieux... Je voudrais vous raconter comme si nous y étions, qu'elle est remplie de souvenirs présents à chaque instant dans mes pensées, résurgences de différents lieux qui m'amènent à l'arpenter quasi hebdomadairement... Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est ce qui se passe derrière ses portes : ces bribes d'évènements, ces petites histoires.... qui la rendent unique.

Déposée, téléportée à l'angle d'une rue... Où suis-je ? Rue Gustave-Jay ! tout commencerait par l'épicentre, le cœur, le poul de cette rue : l'Espace Bourdelle Sculpture, théâtre de rencontres, lieu bouillonnant de créativité, de vie. Toutes ces voitures garées en épi devant, leurs propriétaires seraient-ils allés sculpter ? modeler ? créer ? visiter ? observer ?... ou plutôt seraient-ils juste en face, en séance de yoga, en soin thérapeutique ?... ou encore arpenteraient-ils les berges du Tarn en passant par l'ancienne aire de stationnement pour les voyageurs ? Seraient-ils amateurs de Land Art... sèmeraient-ils à l'occasion d'une balade des pépites... poétiques... ? Ce cycliste que l'on aperçoit au loin, reviendrait-il de contempler le majestueux kaki gorgé de fruits orangés, vous voyez duquel je parle, oui, celui-là... Celui que l'on aperçoit derrière la grille, trônant dans le parc de la plus belle maison de la rue Gustave-Jay ?

Mes pensées me ramènent aussi à cette maisonnette proche de l'épicentre, que j'avais louée il y a déjà quelques années, si-

tuée en prolongement d'une longère. Mon cocon et cette bâtisse avaient, en commun, le jardin caché derrière les murs de la propriété. On pouvait profiter, sans vis-à-vis, de cette enceinte végétale où s'épanouissaient de nombreuses plantes, telles que roses anciennes, laurier-rose, figuiers... Et tant d'autres espèces et aussi de nombreux hôtes : mésanges, hérissons, chats... Dans des temps pas si lointains, ce jardin aurait été le théâtre de tant d'événements.

La longère accueillait, accueille toujours, une salle de yoga. Quelquefois, prenant un bain de soleil, je serais enveloppée par les mantras de méditation ou les textes de Milarépa s'envolant par la fenêtre ouverte. On dirait qu'un ange passe...

Ce jardin caché, ce jardin secret situé en contrebas de la maison, accueillerait aussi une fête d'anniversaire avec la terrasse improvisée en scène de spectacle, la façade du logis en décor de théâtre pour une représentation de flamenco surprise en guise de cadeau. Un petit homme de cinq ans tout vêtu de noir et sa tatie portant une robe flamboyante rouge à pois noirs danseraient avec grâce. Leurs silhouettes, gigantesques ombres chinoises dessinées sur la face arrière de ce vieux corps de ferme, graveraient dans nos mémoires l'instant, incroyable, de magie qu'ils offriraient à nos yeux ce jour-là, ce soir-là...

Ce jardin évoquerait des réminiscences d'autres soir d'été. Lorsque les vents seraient favorables, les concerts du Jardin des Plantes viendraient chatouiller nos oreilles : soirée enchantée par Mélodie Gardot... temps suspendu.... Il aurait aussi vu

se concrétiser des amours naissantes. Comme le jour où, sur son visage, seraient passées tour à tour incertitude, hésitation, appréhension... et le voilà qui se serait lancé : « Une maison sans femme, c'est comme un écrin sans bijou... Veux-tu venir vivre avec moi... »

Mes pensées m'emmènent maintenant au « Fil de l'eau » où, à l'occasion du départ d'une connaissance, nous serions réunis autour d'un pot d'adieu. Ce jour-là, aurais-je revu cette ancienne camarade de fac, c'était il y a au moins vingt-cinq ans à Toulouse ? j'ai la mémoire qui flanche... Et là, ce jour-là, ici, improbable ! Elle n'a pas changé, ses traits de personnalité sont juste plus accentués. Est-ce cela, vieillir : être plus... être plus.... avoir nos traits exacerbés et s'être enrichi ?

Et si, cette rue-là, j'y revenais ?...



Les drapiers

Sophie Greco

Du haut de mes huit ans, il me fallait tendre le bras pour attraper la main de mon grand-père. Le samedi après-midi, ma grand-mère l'envoyait en centre-ville faire des emplettes et je l'accompagnais. Nos pas nous conduisaient presque toujours place Nationale. Sous la pluie, je portais un ciré rouge vif et des petits souliers vernis, qui claquaient joyeusement sur les pavés. Mon papi aussi était élégant. Je m'en souviens parce que je le vais sans cesse les yeux vers lui pour ne pas perdre une miette des histoires qu'il me racontait.

« Est-ce que tu sais pourquoi les arcades ne sont pas de la même taille ? » me demandait-il. Devant mon regard interrogateur, il se faisait une joie de me conter dans les détails les incendies successifs qui avaient ravagé la place au XVII^e siècle, après quoi elle avait dû être reconstruite en plusieurs étapes,

les propriétaires des maisons épargnées par l'incendie refusant d'entreprendre des travaux pour remplacer les structures de bois par de la brique, et ainsi uniformiser la place. Aussi, il avait fallu près d'un siècle pour que toutes les maisons soient finalement reconstruites.

« Sais-tu ce que c'est, et à quoi cela servait avant ? »

Nous avons fait halte à l'angle de la rue Princesse et de la rue Malcousinat et mon grand-père me désignait un étrange objet incrusté dans la brique.

« Non, papi. Qu'est-ce que c'est ? »

— Vois-tu, ça, c'est un mètre-étalon. Autrefois, les drapiers et tous les marchands de tissus s'en servaient pour mesurer les draps. Les gens qui voulaient en acheter devaient faire la queue ici. D'ailleurs, la plupart des habitants de cette place étaient eux-mêmes des marchands. »

J'avais grand peine à me figurer qu'on pût mesurer du tissu à l'aide d'un petit morceau de ferraille – je ne connaissais que les mètres ruban – mais jamais je n'aurais mis sa parole en doute. Je me plaisais à imaginer la place recouverte d'immenses draps, que les marchands auraient déployé pour attirer le chaland, comme autant de voiles prêtes à s'envoler au-dessus des toits de brique rose. Je laissais courir mon imagination en buvant ses histoires qui me fascinaient, comme celle du cadran solaire, construit en hommage à Napoléon.

Après avoir déambulé sous les couverts, nous arrivions devant une imposante porte en bois, qui grinçait horriblement

quand on l'ouvrait. Une fois à l'intérieur, il faisait toujours froid et sombre, été comme hiver.

« Attends-moi là, ma bichette, je n'en ai pas pour longtemps. »

Il ressortait quelques minutes plus tard avec un paquet de papier kraft sous le bras, soigneusement plié.

Nous refaisions le chemin en sens inverse, jusqu'à l'endroit où il avait garé son automobile (je l'ai toujours entendu parler d'automobile, jamais de voiture) et nous rentrions à la maison, où il s'empressait de remettre le précieux paquet à ma grand-mère. Je n'ai jamais su ce qu'il contenait.

Si je retournais place Nationale aujourd'hui, les pavés ne claqueraient plus sous les pas de mes souliers d'enfant. Plus personne ne lèverait les yeux vers le cadran solaire pour connaître l'heure. Chacun aurait les yeux rivés sur son téléphone.

Aujourd'hui, les arcades seraient beaucoup moins hautes à mes yeux, et le mètre-étalon me paraîtrait tout petit, presque insignifiant. Peut-être ne le remarquerais-je même pas. Les enseignes des magasins seraient trop vives, trop lumineuses. Elles m'empêcheraient de me projeter au temps des drapiers, courant sous les voiles blanches dans les histoires de mon grand-père, accrochée à sa main.

Si je retournais là-bas, la place Nationale serait trop bruyante avec toutes ces dames occupées à faire du lèche-vitrine, ces enfants qui courent sous les couverts, ces cafés grouillant de monde. Ces distractions ne laisseraient plus de place à

l'imagination et aux histoires. Et puis, mon papi ne serait plus là pour me tenir la main sous les couverts.



Au rond-point, faites demi-tour !

Jacques Eglem

À l'extrémité du boulevard Irénée-Bonnafous qui borde la Roseaie, vous trouverez un rond-point récemment tracé sur la chaussée. N'en doutez pas, il est une invitation à refaire le chemin à l'envers... en remontant le temps !

Bien sûr cela reste une option, la plupart passent leur chemin vers d'autres ailleurs... Mais, croyez-moi, cette option-là vaut le détour !

Si votre flânerie le long du boulevard vous menait jusqu'aux années 1960, alors vous distingueriez, à l'emplacement de la roseaie, un vague parc ténébreux et fort mal entretenu. Si vous y prêtez plus d'attention encore, vous pourriez, le jeudi, y entendre les sifflets courts ou prolongés des enfants qui annonçaient, d'une cabane-mirador à une autre, votre arrivée. Passez

votre chemin ; il serait dangereux de vous aventurer plus avant dans leur royaume...

Plus loin ou plus tard, vers les années 1965-1968 près de l'actuel petit parking, je serais étonné si vous ne croisiez pas un drôle de petit bonhomme vêtu d'un costume tyrolien, plume sur son chapeau de feutre vert et pipe au bec ; vous seriez surpris d'apprendre que nul, ici, ne connaissait son nom. Il s'agissait, paraît-il, d'un pauvre bougre que la guerre avait abandonné là... Ne soyez pas étonnés s'il lançait quelque juron dans un allemand rauque qui ferait peur aux enfants... même aux plus téméraires d'entre-eux !

Il y a peu, une dizaine d'années (vingt peut-être ?), s'il vivait encore, on aurait pu le trouver au dixième étage de cette barre d'immeubles au début de boulevard où il coulait des jours trop paisibles et ennuyeux...

Du terrain vague où il s'était installé, du cabanon qu'il partageait avec ses lapins et sa chèvre, il ne reste rien !... qu'un parking tout propre avec des marquages blancs sur noir pour que les automobiles y soient bien rangées...

Les anciens racontaient qu'un matin gris et triste, deux gailards étaient venus expulser le guenilleux de sa friche. Et que ni les cris de la dispute, ni les sifflets des enfants n'avaient pu ou su alerter les grands. Impuissants, du haut de leur cabane-mirador,

ils auraient assisté à ce qu'ils n'auraient jamais voulu voir, ni entendre : à leurs dires, le ton serait monté d'un cran, les injures tant en français qu'en allemand auraient fusées de toutes parts. Après les cris seraient venus les coups, qui se seraient abattus sur le malheureux.

Sous ses yeux larmoyants, aurait été allumé un feu dans lequel, une à une, ses affaires furent jetées.

« Il courait de l'un à l'autre pour tenter de sauver, du brasier, quelques objets en criant : Salauds ! Pas ça ! » aurait rapporté un enfant des cabanes.

« Le sommaire mobilier, les cages, les clapiers furent vite consumés. Puis on démonta le cabanon dont les planches, l'une après l'autre furent précipitées dans les flammes devenues hautes et ravageuses ; leurs crépitements et leurs claquements couvraient les pleurs de l'homme désespéré et désormais résigné », aurait raconté un autre témoin.

Vous voici arrivées, bonnes gens, au bout de ce périple au fil de l'histoire que seule la mémoire peut encore servir, car ici, comme ailleurs, on efface les cicatrices du passé d'un coup de bulldozer. Ici, la friche du marginal, rasée et bitumée : transfigurée en parking ! Là, les cabanes-miradors abattues avec leur vieux arbres tordus pour laisser place aux admirables parterres de roses rares et raffinées.



De La Fontaine à la Comédie

Micheline Boursiac-Petit

La difficulté, c'est de prendre son élan depuis les Griffouls, pour venir à bout de la côte de la rue de la Comédie. Après une grande inspiration gorgée des arômes provenant de la brûlerie Nellou, j'y vais. Je ne peux éviter le tressautement des pavés et le brinquebatement de mon vieux, très vieux vélo. Je n'ai pas le temps de m'interroger sur la signification des monogrammes en fer forgé qui illustrent les tympanes de certains porches, autrefois hôtels particuliers de la noblesse montalbanaise. Parfois l'un d'eux est ouvert, j'ai juste le temps d'apercevoir une cour intérieure insoupçonnée, enclos de fraîcheur et de silence historique ! Il est dit que Charles IX, Catherine de Médicis, Henri de Navarre, la reine Margot... et même Richelieu séjournèrent dans l'un d'eux ! Si je chutais encore devant celui d'Henri de

Montauriol, apothicaire, nul doute qu'il me témoignerait autant de soins qu'à Charles VII, quelques siècles plus tôt.

Mais je ne suis pas historienne, et certainement très inconsciente d'oser parler de cette rue, l'une des plus chargées d'histoire, une histoire sans fin...

Cette rue de la Comédie, je la grimpe plusieurs fois par jour, presque « en danseuse » pour parvenir à bout de ce dénivelé qui peut couper le souffle et les jambes. Dès que l'on arrive au croisement de la rue d'Elie, on est sauvé. Normal ! On n'est pas loin du bar associatif. Il y aura toujours un regard pour vous accueillir et, peut-être, cet homme en fauteuil roulant, jean délavé et canotier protégeant une longue chevelure blanche, qui vous interpellerait histoire de parler un moment. Parler ? Surtout écouter. Son soliloque assourdissant tenait de la révolte, du monde à repenser, de l'individualisme dans notre société, et parfois se perdait dans des considérations obscures à ma compréhension.

Après l'effort de la montée, je laisse aller le reste de vitesse... repos... avant de retrouver d'autres pavés, censés permettre aux piétons de traverser en toute quiétude la rue Mary-Lafon. Les automobilistes n'ont pas encore compris le savant changement de couleur et d'épaisseur des petits cubes inégaux... mon vélo, si.

Je me retrouve devant ce qui fut autrefois la grande entrée du théâtre, celle d'avant le parvis, d'avant la façade actuelle,

celle dont les immenses portes de bois ne sont ouvertes que rarement, qui font face à une autre comédie, la petite !

J'aime bien cette rue, surtout parce qu'elle mène au théâtre, elle est prometteuse, on la gravit le soir dans l'impatience et la certitude de vivre un moment unique. Retrouver ses amis, partager des émotions, parfois des moments de grâce. Dans cet empressement, le pas se cadence au rythme de la chanson de Paolo Conte ! Comédie... Comédie... la Comédie d'un jour, la Comédie d'ta vie ! Pomm pomm pomm...

« Comédie » : ce nom depuis la construction d'un petit « Jeu de Paume », bien avant celle du théâtre, où l'on donnait... la comédie.

Certains soir, pour que la jupe ne se prenne pas dans les rayons du vélo, je marche. Les boutiques ont fermé leurs portes, certaines leurs rideaux de fer, d'autres leurs grilles. Seul l'étalage des fruits et légumes persiste malgré l'heure avancée, c'est rassurant. Souvent des bavardages de sonorités inconnues, slaves ou indiennes, parviennent à mes oreilles, des rires, des hommes et des femmes qui prennent le temps de se parler, de blaguer à l'heure de la soupe dont le parfum s'échappe d'une fenêtre, là-haut dans les étages.

La galerie de Grégory « Baz'Art », qui est loin d'être du Bas Art, est encore ouverte elle aussi, pour les copains venus finir la journée, commenter l'actualité, la dernière expo de « Machin », refaire la critique d'Art, de cet Art qui part dans

tous les sens dans notre monde contemporain. Le Mini Musée revendique sa place !

La dame qui tient la boutique de « fringues d'occasion » est en train de ranger ses bacs pleins de tissus de couleurs... Jeans, vestes, chemisiers, foulards et parfois plumes avec chapeau... Un amoncellement de frivolité pour les unes, une nécessité pour les autres ; matières douces, épaisses, fluides selon la destination du vêtement. Il m'est arrivé de pousser la porte dans la journée, et c'est comme si je rentrais dans une grotte de tissu, d'odeurs, d'accessoires féminins, sacs, ceintures, fanfreluches parfois défraîchies d'avoir été trop portées. Combien d'histoires, de bonheurs, de drames, de femmes, d'hommes, d'enfants derrière ces vêtements... Je pense à l'accumulation de vêtements que Boltanski avait installé au Grand Palais pour matérialiser les milliers d'êtres exterminés dans les camps de concentration.

Mais bon sang... mais bien sûr ! rue de la Agulharia... de la Gulharia ! C'est la rue de l'Aiguille, celle du tissu, celle des drapiers, dont les hôtels communiquaient avec les ateliers du vallon de la Mandoune, utilisant les différences de niveau pour l'installation des métiers, étendre et sécher les tissus.... je vois les colis déchargés à dos d'homme depuis les gabarres naviguant sur le Tarn, transportés à dos de mulet jusque vers les entrepôts, dont certains furent ouverts récemment pour une exposition de photographies. J'avais été impressionnée par les

dimensions des salles, des énormes voûtes de briques et par l'ambiance intacte conservé par ce lieu, fermé depuis... ?

Aiguille, drap, fil, tissage, empreinte, impression, indiennes... tout ces mots s'appellent dans ma mémoire... mais ceci est une autre histoire...

Dernier coup d'œil à droite vers le café « chez Barroso » pour voir des tablées d'hommes, dehors ou dedans, où les voix se répondent, se surenchérisent par-delà la musique, dans le joyeux cliquetis des verres et des chaises bousculées.

Traverser la rue... enfin... le Théâtre et ses Lettres d'Automne !



Rencontres confinées

Anna Bringuy

Normalement, il suffit d'appuyer sur le bouton métallique doté d'un petit point lumineux bleu en son centre, et la porte s'ouvre. Mais, très souvent, la tête doit faire une torsion en arrière, les yeux cherchent vers le haut un début de mouvement descendant ou, à l'inverse, il faut se pencher au-dessus de la balustrade du mur pour pouvoir apercevoir le frémissement prometteur d'un mouvement ascendant. Le bruit de quelque chose qui s'ouvre, se referme, est aussi un bon signe.

Mais il n'y a pas de certitude absolue, la panne existe.

À l'intérieur, les « bonjour » ne fusent pas. Enfin, cela dépend de la bonne volonté et de la convivialité des passagers. Les corps sont transis par une neutralité, une sorte de pacte de non agressivité, à cause de la promiscuité dans l'espace compté : pas plus de dix personnes ou mille kilos.

Les regards se fixent ailleurs : porte, indicateur d'étage, téléphone portable, bouton d'alarme...

Moi, j'aime regarder dehors, à travers les vitres sales. Je ne me lasse pas d'admirer le pont des Consuls en briques roses et pierres blanches, je suis bien dans le Sud-Ouest. Si par bonheur l'occupation des lieux le permet, je me retourne carrément et embrasse l'enfilade des maisons étroites de plusieurs étages, ou s'agit-il plutôt de petits immeubles ? hauts en couleurs, blottis contre je ne sais quel élément naturel. Je sens comme un parfum d'Italie et ça me réchauffe le cœur. J'ai bien fait de poser mes valises ici.

Quelques petits tremblements, grincements et hésitations, rien de grave, et la porte s'ouvre. Des regards complices, initiés à la prise de risque, s'échangent. J'enjambe avec allégresse le seuil légèrement décalé, ce n'était pas pour cette fois-ci, il faut avoir de la chance dans la vie. Je longe le théâtre Olympe-de-Gouges, prête à faire cause commune avec elle, mais quand même pas jusqu'à l'échafaud, et traverse la place Lefranc-de-Pompignan.

La dernière fois que j'ai pris cet ascenseur, c'était le 12 mars 2020. J'ai partagé l'espace avec un homme, je dirais de petite taille, stature carrée, peau mate, chevelure très noire et dense, yeux noirs, regard indifférent, sac en plastique plein à la main droite. Son « bonjour » en réponse au mien m'était agréable, mon « au revoir » assorti d'un franc « bonne journée » a suscité un simple hochement de la tête, ses yeux déjà ailleurs, direction le café Barroso où je n'irais pas.

residence-ecriture-montauban.org



Atelier d'écriture : Il y a une histoire dans cette rue

Je vous propose ce jeu, cette expérience : cet atelier d'écriture à distance. Tout ce que j'ai à vous dire, pour vous accompagner dans ce jeu, est dans cette [vidéo](#).

Quand vous l'aurez déjà vue, n'hésitez pas à la revoir directement sur YouTube grâce à ce lien, pour utiliser le sommaire interactif et accéder directement au passage que vous voulez revoir. La suite de cet article reprend grosso modo le contenu de la vidéo, et indique les liens pour télécharger ou consulter les références citées.

Les règles du jeu

L'objectif : écrire une histoire brève, qui se déroule dans un lieu que vous connaissez.

Je tiens à ce mot : une « histoire ». Ce mot est suffisamment vaste pour vous permettre d'écrire une histoire réelle, vécue, ou imaginaire. Dans tous les cas, quel que soit votre choix, je voudrais que vous écriviez une histoire situés à la frontière du souvenir et de la fiction.

Le lieu où cette histoire se passe, c'est une rue, à Montauban.

Je crois à cette pratique de la création sous contrainte : pour jouer un jeu, il y a toujours des règles à respecter. Je vous donne donc quelques contraintes, qui sont les règles du jeu.

La contrainte principale, ce n'est pas moi qui vous la donne : c'est le contexte dans lequel nous vivons actuellement : le confinement. Vous allez écrire au sujet d'une rue dans laquelle vous ne pouvez pas vous rendre en ce moment. Vous allez donc être obligés de vous fier à deux sources documentaires :

- votre mémoire ;
- les images de [Google Street View](#).

Dans votre mémoire, vous trouverez des images, des sensations, des impressions, des couleurs, des sons, le souvenir de choses que vous avez faites dans ce lieu. Ces détails vous appartiennent, ils sont uniques parce qu'ils sont liés à votre sensibilité.

Sur les images de Google Street View, vous ne retrouverez rien de tout cela. Vous verrez une réalité soi-disant objective, c'est-à-dire que vous verrez ce même lieu, mais non plus déformé par votre sensibilité, mais déformé par le traitement froid et automatique du robot de Google.



Ces images de Street View ne sont pas la réalité, elles sont une version possible de la réalité. Les lieux sont figés tels qu'ils étaient au moment du passage de la voiture Google, parfois il y a plusieurs années (vous pouvez d'ailleurs, le plus souvent, remonter le temps, en choisissant l'année du passage de la voiture Google dans le menu). Il y a quelque chose de dérangeant et de fascinant à la fois dans ces images, à cause des personnes qui sont capturées à leur insu, dont les visages sont floutés, comme des fantômes. Elles me font penser à ces photos anciennes, lorsque les temps de pose étaient très longs, et que les personnes qui ne savaient pas quelles étaient photographiées ne prenaient pas la pose, et bougeaient. Elles apparaissent alors floues, comme des fantômes.



Dans cet atelier, il ne s'agit pas d'écrire seulement une description, mais de raconter une histoire. Et c'est du décalage entre ces deux sources (votre souvenir et Street View) que va naître une histoire.

Je voudrais vous faire lire trois extraits de textes où il est question de décalage, justement. Décalage dans le temps, dans la mémoire, décalage entre le lieu observé dans le présent et le lieu du souvenir, ou de l'absence de souvenir. Décalage, également, entre le temps de l'écriture et celui de la lecture. L'écriture, c'est aussi cela : un rapport permanent à l'absence et à la présence. Au temps, à la disparition.

Les références

Les textes que je vous propose à [télécharger ici en PDF](#) :

- un extrait de *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec
- un extrait de mon prochain roman : *Les présents*
- un extrait de *La ville soûle* de Christophe Grossi
- le quatrième extrait est encore de Georges Perec, dans *Espèces d'espaces* : je vous le propose parce qu'il pose toutes les questions qui pourront vous guider lorsqu'il s'agira de décrire votre lieu.

Puis, à propos de Google Street View, je vous invite à visiter :

- le blog d'Olivier Hodasava
 - et trois billets sur mon blog, dans lesquels je me suis prêté à ce jeu :
 - > à propos du décalage entre le lieu connu dans mon souvenir, et celui observé sur Street View : [ici](#), j'avais « rencontré » virtuellement des personnages que j'aurais aimé rencontrer, dans la vraie vie, à l'époque où je fréquentais ce lieu
 - > à propos de la fiction potentielle contenue dans ces images : une visite de la rue Calvet à Montauban : « [D'abord, il y a le désir](#) »
- et cette fiction située à Paris : « [Ce carrefour où une rencontre doit avoir lieu](#) » également [en vidéo ici](#).

Il ne s'agit pas de prendre ces textes comme modèles, mais seulement de s'imprégner des sensations qui sont décrites. Ce que vous allez écrire ensuite, vous, sera tout à fait différent de ce qui est écrit dans ces textes.

C'est maintenant que vous commencez à jouer. Voici les règles du jeu, dans l'ordre :

1^{re} étape : le lieu

Choisissez une rue, située à Montauban. Ne la choisissez pas au hasard : je souhaite que cette rue soit importante pour vous. Soit parce que vous la connaissez bien, soit parce qu'elle est liée à un souvenir précis. Je souhaite que cette rue soit votre rue.

2^e étape : décrire cette rue

Sur une feuille, notez des mots, des bribes, des phrases. Il ne s'agit pas encore de construire un texte, mais de jeter des idées, des impressions, des sensations. Des détails. Inspirez-vous de la liste proposée par Georges Perec dans *Espèces d'espaces*.

Séparez votre feuille en deux parties.

Sur l'une, faites ce jeu à partir de votre souvenir : décrivez la rue de mémoire. Notez aussi des événements, des souvenirs qui y sont liés.

Sur l'autre partie, décrivez ce que vous voyez sur Google Street View. Notez en particulier les différences, les choses qui vous étonnent, qui vous dérangent. Prêtez attention aux personnages. À ce qu'ils sont en train de faire. À leurs visages flous. Que ressentez-vous, en redécouvrant votre rue sur ces images virtuelles ? Est-ce amusant ? Fascinant ? Dérangeant ? Ennuyeux ?

3^e étape : écrire au conditionnel

« On serait des bandits » : lorsqu'il jouent, les enfants parlent au conditionnel. Jouons, nous aussi. Écrivez sur votre feuille une série de phrases au conditionnel, en répondant à ces questions : On serait en train de se promener dans cette rue. Que verrait-on ? Les personnages flous aperçus sur Street View, qui seraient-ils ? Que seraient-ils en train de faire ? Où iraient-ils ? Leur parlerait-on ? Irait-on au même endroit qu'eux ?

Même chose à propos de la rue que vous avez en mémoire. Qu'avez-vous fait dans cet endroit ? Qu'auriez-vous pu faire ? Que feriez-vous si vous la parcouriez à nouveau ? Ou iriez-vous ? Pourquoi ?

4^e étape : identifier votre sujet

Sur votre feuille, vous avez noté beaucoup de choses. Certaines de ces choses vous intéressent plus que d'autres. À vous de choisir, désormais ! Identifiez les points les plus importants pour vous :

- dans vos descriptions, quels détails vous intéressent vraiment ? Laissez de côté tout ce qui ne vous intéresse pas
- dans l'observation de Street View, quels sentiments avez-vous éprouvés ? Gardez-les pour donner une couleur à votre histoire
- parmi les événements que vous avez listés (choses réellement advenues dans vos souvenirs et/ou imaginées à partir de Street View), quels sont ceux que vous avez vraiment envie de raconter ?

5^e étape : écrire votre histoire

Maintenant, vous avez identifié votre histoire. À vous de l'écrire, en quelques lignes.

Vous pouvez chercher un titre dès maintenant, si vous voulez. Parfois, cela aide à écrire l'histoire, comme un guide.

Le résultat sera bref et très simple : ce sera un récit à cheval sur le souvenir et la fiction, car tous les récits sont toujours à la frontière du réel et de l'imaginaire, qu'on le veuille ou non. À vous de choisir de pencher un peu plus d'un côté, ou de l'autre.

Le texte prendra cette forme :

- un titre
- le lieu, clairement identifié
- un texte narratif bref, racontant l'événement de votre choix.

Finalement, vous voyez : le sujet est assez libre. Mais il était important pour moi de vous expliquer d'abord ces références, et ces méthodes que je vous propose. Elles vous donnent un guide, des pistes. Ces pistes étant communes à tous les participants de l'atelier, elles donneront une sorte d'unité aux textes qui, par ailleurs, seront très divers entre eux, parce que vous aurez puisé vos idées dans vos souvenirs personnels, et dans ce que vous aurez vu et ressenti, vous, sur les images que vous aurez exploré.

Chaque petit texte sera comme une pièce du puzzle. Ils seront publiés, tous ensemble. Et c'est l'assemblage de toutes ces histoires, ancrées dans plusieurs époques, dans différents lieux de Montauban, dans le souvenir et dans la fiction, qui constituera le puzzle. C'est donc bien un jeu, que je vous propose de jouer avec moi.

6^e étape : Envoyer votre texte

Pour partager votre histoire avec Antonin Crenn et les lecteurs du « Journal de la résidence », votre texte doit :

- être d'une longueur comprise entre 2000 et 4000 signes environ
- être envoyé par mail à contact@residence-ecriture-montauban.org avant le 6 mai 2020
- être signé du nom ou pseudonyme tel que vous voulez le faire apparaître lors de sa publication

L'envoi de votre texte implique que vous acceptez qu'il soit diffusé dans le cadre de la résidence d'écriture « Tisser la mémoire, une histoire sans fin », et notamment sur le blog residence-ecriture-montauban.org. Cette publication ne fera l'objet d'aucune rémunération ultérieure. Vous restez bien sûr entièrement propriétaire de votre texte.

Conformément à la réglementation générale relative à la protection des données personnelles (RGPD), vous pouvez exercer votre droit d'accès, de modification, de suppression, de limitation, d'opposition ou de portabilité, en écrivant à contact@residence-ecriture-montauban.org ou à dpo-ville@ville-montauban.fr.